

Mon Château à moi!

Monique Duval

Numéro 33, printemps 1993

Ah! Les belles vacances!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8360ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duval, M. (1993). Mon Château à moi! *Cap-aux-Diamants*, (33), 20–23.

Mon Château à moi !

Les châteaux sont associés aux contes de fée. Celui qui trône sur les hauteurs de Québec a été longtemps au cœur de la vie mondaine de la vieille capitale. Monique Duval relate ses souvenirs, de jeune fille et de journaliste, de cette époque glorieuse.

par Monique Duval

JE SAIS LIRE. QUELLE MERVEILLE! JE VIENS D'AVOIR six ans et, depuis quelques semaines, je sais lire. Le petit Jésus, lui qui sait tout, sait cela, évidemment. Aussi, n'a-t-il pas manqué de déposer au pied de l'arbre de Noël, une certaine nuit



«Les musiciens du XVIII^e siècle». Thérèse Lapointe (pianiste), Rachèle Drouin et Gilbert Darisse (violonistes), Pierre Marchand (violoncelliste et directeur). Photo Canadian Pacific. (Coll. privée).

du 24 décembre, de beaux livres venant du ciel, c'est-à-dire de France.

Comme je sais lire, je vois ces noms qui m'ouvriront la porte des mondes jusque-là totalement inconnus. La comtesse de Ségur, Charles Perrault, Hans Christian Andersen me raconteront des histoires fantastiques qui me fascineront. Le petit Jésus savait-il alors qu'une petite fille de six ans du monde, venait de découvrir une passion, la lecture, qui ne la quitterait jamais? Il le savait, certainement, puisqu'il sait tout...

Et ces livres, abondamment illustrés, nous transportaient, nous les enfants, dans un monde imaginaire où vivaient des personnages fabuleux,

reines, rois, princesses, princes. Ils vivaient où ces êtres favorisés par le destin? Mais, dans des châteaux, voyons! Des châteaux? Oui, des châteaux. C'est alors que le mot et ce qu'il évoquait me frappèrent, me fascinant littéralement, me faisant même oublier les aspects désagréables des contes de fées à savoir les vilaines sorcières, les ogres méchants, Barbe-Bleue et ces parents désespérés égarant leurs enfants dans la forêt.

Non, je n'imaginai que les châteaux et leur beauté; d'autant plus que, chez nous et autour de nous, il n'y en avait nulle part de château. Certes, on voyait de belles et spacieuses maisons, des domaines même, mais des châteaux, point. Il faudra attendre l'âge adulte pour aller dans la vieille Europe et, enfin, en admirer autrement que dans les livres. En attendant, nous laissons nos esprits suivre les petites filles modèles de la comtesse de Ségur, née Rostopchine, Camille et Madeleine que j'enviais de pouvoir ainsi s'amuser dans le château de Fleurville. Et comme la comtesse de Grandair m'impressionnait du haut de sa grandeur et de son titre de châtelaine de Normandie! L'amour de la France, en particulier de cette belle Normandie d'où proviennent tellement de nos familles, est sans doute né de ces premières lectures.

Un jour de 1939

Je grandis donc, comme tous les petits enfants, en reconnaissant — n'en souffrant d'ailleurs pas — que les châteaux, c'était ailleurs, très loin, au-delà de l'océan. Un jour, cependant, j'appris qu'il y en avait un à Québec, qu'il portait le nom de Frontenac, que c'était un hôtel où l'on parlait anglais et où l'on accueillait beaucoup d'Américains.

Un souvenir très personnel et familial est lié à ma première visite au Château Frontenac. C'était au mois d'août 1939, j'étais une jeune adolescente et mes parents célébraient leur 25^e anniversaire de mariage. Mon père, Arthur Duval, échevin et professionnel très actif à Québec — il était notaire — devait être l'objet d'une grande manifestation d'amitié de la part de ses collègues du conseil de ville, de sa profession, de sa famille et de nombreuses connaissances.

Ce fut un grand jour pour moi ou plutôt un grand soir: première robe longue, si jolie, bleu pâle en taffetas, premier bal, première grande réception, premier beau garçon m'invitant à danser et, aussi, événement de très grande importance, première fois que je franchissais la porte de ce

magnifique hôtel dont je n'avais, évidemment, jamais vu l'équivalent nulle part, ma carrière de voyageuse n'étant pas commencée.

Je n'oublierai jamais ce contact avec le château, impressionnée que j'étais par la beauté des lieux, l'éclat des lustres, l'immensité des pièces, l'harmonie de la décoration intérieure, les miroirs, les majestueux escaliers; tout cela éblouissait la petite fille modeste. Et que dire de la distinction et de l'élégance de cette mémorable réception présidée par le maire Lucien Borne.

J'aurais pu dès lors prévoir que j'y reviendrais souvent mais je ne me doutais pas que non seulement ma vie sociale mais aussi ma vie professionnelle m'y conduiraient, ce qui arriva vers les années 1954.

Quant au nom Frontenac, je savais bien sûr, car les manuels scolaires me l'avaient appris, qu'il évoquait un grand gouverneur de la Nouvelle-France, Louis de Buade de Frontenac et de Palluau, «l'une des figures les plus influentes de l'histoire du Canada, surtout connu comme l'architecte de l'expansion française en Amérique du Nord et le défenseur de la Nouvelle-France contre les attaques des Iroquois et des colonies anglaises» écrit l'historien W.J. Eccles dans le *Dictionnaire biographique du Canada*.

Je ne me doutais pas non plus que ce nom reviendrait souvent dans ma carrière de journaliste intéressée à l'histoire. Pour le moment, c'était celui du plus bel édifice de la capitale, un haut lieu d'élégance, de vie sociale, politique, professionnelle puisqu'un hôtel de cette envergure dépasse, de beaucoup, la vocation touristique.

Il n'y eut pas de lendemains immédiats à cette célébration du 25^e anniversaire de mariage de mes parents et je rêvai longtemps à ces heures inoubliables et à mon premier danseur... Je devais revenir au Château au cours des hivers suivants mais... à l'extérieur puisque je me contentais de glisser, de prendre et de remettre la traîne à l'endroit aujourd'hui occupé par le restaurant dit «de la terrasse».

Thé et musique

L'adolescence passe vite. Seize ans, on commence à se mettre du rouge à lèvres, à porter des talons hauts, la vie mondaine pointe à l'horizon et on a le goût de sortir, de s'évader de son nid douillet. Alors, quoi de plus attirant que de prendre le thé au Château?

Malgré notre jeune âge, nous devons, ma sœur, mes amies et moi porter le chapeau et les gants pour entrer dans ce lieu sacré qu'était le célèbre hôtel et son non moins célèbre salon Champlain

où se servait, quotidiennement, le thé de cinq heures. À cette époque, sortir de chez soi sans chapeau et sans gants était non seulement hors de question mais nous n'y aurions même pas pensé!

Certes, nous n'y allions pas tous les jours, cela aurait d'ailleurs brisé l'enchantement, lequel était si grand quand nous franchissions la porte d'entrée et qu'un maître d'hôtel nous dirigeait vers une table. Le Samedi saint était l'une des journées privilégiées pour le faire. À midi, les cloches «s'en allaient à Rome» disait le dicton populaire, et nous, petites Québécoises, nous allions prendre le thé au Château...

Cet enchantement tenait à plusieurs facteurs: la beauté des lieux, la «présence» de ce magnifique feu de foyer auprès duquel, dit-on, certains couples se sont déclaré leur amour et juré fidélité. Le thé était servi à partir de cinq heures et à cinq heures trente pile, apparaissaient — le



mot est des plus appropriés — des musiciens, émergés du XVIII^e siècle, rien de moins.

Cet ensemble se composait alors — nous parlons des années 1940-1960 — de la pianiste Thérèse Lapointe, des violonistes Rachel Drouin et Gilbert Darisse ainsi que du violoncelliste Pierre Marchand qui agissait comme directeur. Mozart, Schubert, Lehàr, les Strauss, Boccherini accompagnaient la dégustation, encadraient les conversations.

Robes à crinoline pour ces dames, habits de velours et bas de soie pour ces messieurs, jabots, dentelles, perruques entretenaient parfaitement l'illusion d'être pendant une heure transportés à l'époque de Louis XV et de la Pompadour.

«Fête de la Saint-Sylvestre au Château Frontenac, 1955». Chaque année, lors de la traditionnelle fête de la Saint-Sylvestre, une petite fille, figurant la nouvelle année, sortait d'une immense boule de neige à minuit et offrait des fleurs aux gens. Photo Canadian Pacific Railway. (Coll. privée).

De ces quatre musiciens, survit M. Gilbert Darisse, qui âgé de 83 ans évoque pour nous ces années où il consacrait une grande partie de son temps au Château. Pour en donner une idée, revivons le programme d'une de ses journées, le dimanche excepté: thé au salon Champlain de 17 h 30 à 18 h 30, accompagnement à l'heure du dîner, le soir, de 19 h 30 à 21 h 00 au salon Verchères près de la salle à manger, aujourd'hui salon Frontenac. Avec ses collègues, préalablement mentionnés, il devait arborer ses vêtements du XVIII^e siècle pour ces deux «concerts». Mais, pour lui, la journée ne se terminait pas là car à 22 h 00, il y avait la danse à la salle Jacques-Cartier, en vêtements XX^e siècle.

Club musical

Parlant musique, rappelons-nous ces grands concerts tenus, pendant près de 80 ans, dans la salle de bal. Parmi les premières artistes invitées, se trouve un nom, Éva Desjardins, pianiste. C'était la mère de Gilbert Darisse. Ce dernier, tout en se consacrant professionnellement au violon, a toujours joué du piano et en joue encore aujourd'hui. Lorsque je l'ai revu, j'ai eu droit à un concert intime de piano car l'arthrite l'empêche désormais de jouer du violon.

Le Club musical «des Dames», a-t-on dit pendant des années. Il faut comprendre qu'au début — il



Noces d'argent de M. et M^{me} Arthur Duval dans la salle de bal du Château Frontenac en 1939. (Archives de l'auteur).

Qui de nous n'a pas fréquenté cet endroit où dix musiciens nous faisaient danser et où l'on pouvait siroter un Manhattan ou un Martini pour 60 cents? L'atmosphère était des plus agréables, distinguée, calme et l'on ne risquait pas de devenir sourd à trente ans. Cet ensemble était non seulement dirigé par M. Darisse, également l'auteur-compositeur de l'indicatif d'entrée, mais sous sa responsabilité financière. Pour les dix musiciens et lui-même, il recevait la somme de... 325 \$ par semaine. Et l'on jouait tous les soirs sauf le dimanche.

y a plus de cent ans maintenant — les concerts avaient lieu le matin à l'heure où ces messieurs travaillaient. On ne recevait donc que des dames, bien que la porte ne fut jamais fermée aux hommes.

Pendant des années, j'assistai à ces concerts de grande classe et je ne puis oublier les Menuhin, Rubinstein, Schwarzkopf, Piatigonsky, Grandjany, Landowska, Tortelier, Kiepura-Eggerth, l'inoubliable Martial Singher (qui avait bien ému l'assistance en ployant le genou pour chanter le deuxième couplet de la *Marseillaise* aux heures sombres que traversait la France vers 1939-1945).

Pendant des années, il y eut très peu d'hommes au Club musical des Dames. Avec le temps, ils y vinrent, le club laissant tomber le mot «dames» et, aujourd'hui au Grand Théâtre, les concerts continuent leur extraordinaire «carrière».

Vie sociale, politique, professionnelle

Puis, un jour de 1954, j'entrai dans la carrière journalistique et la fréquentation du Château

Monsieur Darisse a ainsi participé à la vie musicale du Château pendant vingt ans, de 1940 à 1960. En plus de son quotidien, il jouait lors de visites royales, de grandes manifestations ou de dîners d'État. Membre de l'Orchestre symphonique de Québec de 1933 à 1978, il a de plus enseigné au Conservatoire. Il y a quelques années, lui et sa femme célébraient leur 50^e anniversaire de mariage et leurs enfants les fêtaient au... Château Frontenac bien entendu. Que de souvenirs pour notre compatriote!



«Congrès des journalistes de langue française le 29 octobre 1955». Des délégations de France, de Belgique et de Suisse assistaient à ce congrès qui a donné naissance à l'Union canadienne des journalistes de langue française. (Archives de l'auteur).

devait, pour moi, changer le visage ou plutôt ajouter une facette à ma vie mondaine et sociale. Tous les journalistes de Québec ont «couvert», et le font encore, les clubs sociaux notamment lors de leur déjeuner hebdomadaire. Les noms de Rotary, Richelieu, Lions, Kiwanis, nous paraissent aussi familiers que ceux d'associations à caractère politique ou professionnel.

Ayant été attachée aux pages féminines de l'*Événement-Journal* pendant cinq ans, de 1954 à 1959, je fus une assidue du Cercle des Femmes canadiennes (et de son équivalent anglais), des Femmes de carrière, du Club Altrusa, des femmes libérales, des femmes conservatrices, de la Société d'étude et de conférences, des infirmières, des comités féminins d'Anciens de Laval et de tant d'autres car nous étions partout et de tous les mouvements.

Le Château Frontenac a joué un rôle prédominant dans la vie de la capitale et le jouera toujours pour des raisons évidentes mais, au cours des années 1950-1970, il était le seul à pouvoir répondre aux besoins de la population. Le Centre des congrès n'existait pas et les autres grands hôtels ne faisaient pas encore partie du paysage. D'autre part, l'Université Laval, installée à Sainte-Foy vers les années 1960, n'était pas en mesure d'accueillir congrès, colloques, banquets. Donc, tout se passait au Château ce dont, d'ailleurs, aucune journaliste ne se plaignait.

La vie diplomatique

Au cours des années 1959-1962, après l'expérience heureuse des pages féminines, je m'intéressais au monde diplomatique. Là encore, inévitablement, ma démarche me conduisait au luxueux hôtel où j'allais si souvent que je me disais: «Ma foi, je ferais bien d'y avoir une chambre» ce qui, cependant, ne se fit jamais...

Grâce à la collaboration du responsable des relations publiques, l'aimable Raoul Tessier, je rencontrais des visiteurs de marque tels des ambassadeurs, artistes, écrivains, représentants d'associations internationales, journalistes étrangers. Quel enrichissement que ces conversations avec des personnes venant d'Israël, du Japon, d'Amérique latine, de l'Inde! Je me suis donc retrouvée propriétaire d'une imposante collection de cartes de visite. (Et pourtant, je ne suis pas collectionneuse.)

Je n'oublierai jamais ce ministre du gouvernement de l'Inde, triste et préoccupé, me disant: «Chez vous, au Canada, vous n'avez qu'un problème, celui de la sous-population. Problème de langue? Vous avez deux langues tandis que nous en Inde en avons...600. Non, vous vivez vraiment

dans un pays favorisé». S'aperçut-il qu'il prêchait à une convertie?

Des souvenirs? J'en évoquerais des centaines. Mélomane, je ne pourrai oublier Igor Markevitch, Gérard Sousay ou, dans un autre genre, un Georges Guétary. Liseuse invétérée, j'ai eu beaucoup d'intérêt à m'entretenir avec Hervé Bazin et Erskine Caldwell. Journaliste — simple citoyenne intéressée à la politique —, j'ai vécu le grand congrès du Parti libéral du Québec élisant Jean Lesage à sa direction en 1958. J'ai interviewé M^{me} Luce Sauvé au lendemain de l'assermentation de son mari, Paul Sauvé, comme premier ministre en 1959. Francophile, j'ai donné



Le 28 octobre 1958, le célèbre chef d'orchestre Igor Markevitch de passage à Québec reçoit les membres de la presse au Château Frontenac. De gauche à droite, Robert Groulx (Action Catholique), Igor Markevitch, Michèle Stanton (Le Soleil), Monique Duval (Événement-Journal). (Archives de l'auteure).

la main au descendant des rois de France, le comte de Paris, venu en 1987 célébrer le 50^e anniversaire de la Société historique de Québec.

La liste pourrait s'allonger et inclure, mais oui! mes entretiens avec Napoléon et Joséphine, Henri IV et Gabrielle d'Estrées, le comte et la comtesse d'Hohenzollern, les Borgia sans leurs poisons, François-Joseph et Sissi, Mimi et Rodolphe de Bohême, Chopin et George Sand car ils étaient tous là en ce mémorable bal du premier carnaval d'hiver en 1955.

Québec, LA VILLE en Amérique du Nord; Frontenac, un grand nom de notre histoire; château, mot demeuré magique pour les enfants devenus grands; le Château Frontenac, une belle histoire centenaire à suivre... ♦

Monique Duval est journaliste retraitée du quotidien *Le Soleil*.